

Pas en notre nom !

Lectures Job 38, 1-12 + 16-18 / Luc 13, 1-5/ 1 Jn 4, 7-8

A chaque catastrophe, les mêmes questions surgissent : Pourquoi ? Pourquoi est-ce arrivé ? Dieu a-t-il quelque chose à voir dans les tragédies qui se produisent ? Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça ?

Tout récemment, le Révérend Pat Robertson, un « télévangéliste » très connu et très influent outre-atlantique, a déclaré que le séisme en Haïti serait une punition divine à cause d'un « pacte avec le diable » que le peuple haïtien aurait conclu jadis. Robertson fait probablement allusion au vaudou, un culte importé d'Afrique par les anciens esclaves et qui a servi de ferment à la résistance contre le joug des colons français jusqu'à l'indépendance d'Haïti en 1804. Donc, si l'on suit bien le télévangéliste, non seulement des Africains ont été déportés en masse et réduits en esclavage sur des terres lointaines, mais en plus leurs descendants se retrouvent aujourd'hui victimes et coupables de s'être libérés de l'esclavage ! Ils sont soupçonnés d'avoir bien cherché ce qui leur est arrivé.

Disons-le tout de suite, de tels propos sont intolérables, ils sont extrémistes, ils sont offensants. Ils méritent une réfutation en règle. Nous ne pouvons pas laisser tenir ce genre de propos en notre nom puisque pour notre honte, Pat Robertson est répertorié « protestant. » Pour nourrir ma réfutation, je puiserai ce matin à la source la plus autorisée, la plus incontestable pour nous, à savoir l'enseignement même de Jésus Christ.

En ce temps-là, quelques personnes qui se trouvaient là racontaient à Jésus ce qui était arrivé à des Galiléens dont Pilate avait mêlé leur sang à celui de leurs sacrifices. Il leur répondit : Croyez-vous que ces Galiléens aient été de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, parce qu'ils ont souffert de la sorte ? Non vous dis-je ! Mais si vous ne vous convertissez pas, vous mourrez tous de même.

Ou bien ces dix-huit personnes sur s'est effondrée la tour de Siloé et qu'elle a tuées, croyez-vous qu'elles aient été plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Non vous dis-je. Mais si vous ne vous convertissez pas, vous mourrez tous de même. (Luc 13,1-5).

Comme souvent dans les Evangiles, Jésus se saisit de faits divers qui défraient la chronique de son temps. Il s'est produit deux drames simultanés. Une répression sanglante perpétrée par la police de Ponce Pilate, gouverneur de Judée (lequel Pilate apparaît là nettement moins à son avantage qu'ailleurs). Et une catastrophe, l'effondrement d'un immeuble. Le point commun de ces deux faits divers est qu'il y a beaucoup de victimes.

Et Jésus répond à ce que racontent les gens à propos de ces victimes.

Ce que racontent les gens peut se deviner facilement. Sans aucune pudeur, les gens blâment les victimes, ils les rendent responsables de ce qui leur est arrivé. La rue de Jérusalem argumente exactement comme ce Pat Robertson. Les victimes ont été maudites parce qu'elles ont fait quelque chose de mal, nul ne sait quoi au juste, mais certainement il doit s'agir d'un grave péché ! Et leur souffrance est à la hauteur de la gravité de leur faute. Vous connaissez la « sagesse » populaire, on est puni par là ou on a péché...

C'est curieux comme le lien entre malheur et punition est spontanément établi. Qu'est-ce qui se cache derrière la souffrance ? Nous ne pouvons nous empêcher de chercher une raison.

Depuis toujours, l'être humain a tenté de trouver une signification spirituelle à une épreuve personnelle ou à des catastrophes naturelles. Il a une soif inextinguible de donner du sens aux événements tragiques qui lui arrivent. Personne ne supporte l'injustice inexplicable, à commencer par la souffrance de l'innocent. C'est pourquoi la tentation de transformer l'innocent en coupable est si forte. Car si l'innocent souffre injustement, l'ordre des choses apparaît comme un chaos menaçant et c'est très angoissant. Mais si au contraire l'innocent s'avère être un coupable caché, eh bien les choses rentrent dans l'ordre (en apparence).

Peut-être aussi ceux qui blâment les victimes essaient-ils inconsciemment de conjurer le fameux complexe du survivant : Pourquoi les autres sont-ils morts et pas moi ?

Quoiqu'il en soit, la réponse de Jésus est cinglante.

D'abord elle n'explique pas tout. Il est paradoxalement rassurant de relever que Jésus n'a pas réponse à tout. Quelle image de lui-même donne-t-il dans ce passage ? Celle de quelqu'un qui n'est pas en ligne directe avec le Tout Puissant et qui ne prétend pas l'être. Celle de quelqu'un qui répugne à déchiffrer les intentions de Dieu, alors que nous aurions pu penser que personne n'était mieux placé que lui pour cela. Il ne propose aucune justification théologique, d'ailleurs le mot Dieu ou un équivalent n'est pas prononcé même, si « cela » se tient en arrière plan.

Ensuite, Jésus prend une position claire et nette sur le lien entre malheur et punition si vite établi par l'opinion publique. « Non, vous dis-je, non ! ». Par deux fois. Le malheur est le malheur, il n'y a pas à sortir de là. Vous ne l'atténuez en rien en essayant de le justifier. Il est risqué, voire suspect, de faire de la souffrance un signe de Dieu, de son action, de sa présence.

Tirons déjà une première conclusion: Ce Monsieur Robertson n'est qu'un homme d'affaires rusé. Il utilise une technique de prédicateur usée jusqu'à la corde, contre laquelle la Réforme s'est dressée : Faire peur pour obtenir des adeptes, faire revenir à Dieu par la terreur. Pour faire croître sa petite entreprise. Car quel est le Dieu qui se tient derrière le discours de Robertson ? Un Dieu punisseur, un Dieu qui maudit l'humanité, une idole sadique qui joue aux devinettes : J'ai déclenché une catastrophe, cherchez bien, vous allez trouver pourquoi... « Non vous dis-je, non ! ». Ce n'est pas le Dieu de l'Évangile.

Maintenant retentit avec une force singulière le « Convertissez-vous » du Christ.

Que veut-il signifier par là ? Que la tragédie des Galiléens assassinés par la police de Pilate, comme la tour effondrée aussi bien que le séisme en Haïti sont autant d'occasions pour nous les survivants de nous convertir. De nous convertir, c'est à dire d'opérer un changement intellectuel et moral.

La *metanoïa* en grec désigne le changement de direction qu'il est loisible à chacun d'opérer à certaines occasions de sa vie. Les événements qui se produisent dans le monde peuvent être ces occasions. Les événements sont nos maîtres disait Blaise Pascal.

Ce changement de la conversion revêt deux aspects.

Un changement de direction intellectuelle : Ne remplacez pas le malheur par une dissertation sur le malheur. Ne faites pas du malheur un motif à raisonnements philosophiques, comme font les amis de Job, qui essaient de justifier l'injustifiable. N'instrumentalisez pas la souffrance. Et changez votre image de Dieu. Ne l'enfermez pas dans vos schémas punitifs et ne prétendez pas déchiffrer ses intentions.

Devenez humbles. Dieu seul est Dieu, incompréhensible, caché, retiré dans son altérité infinie. « Qui a mis la sagesse dans le cœur, qui a donné l'intelligence à l'esprit ? » s'interroge le livre de Job. La créature est-elle juge du créateur ? Non bien sûr. Il nous reste la docte ignorance. La seule chose qu'on sait est qu'on ne sait pas.

Dans le monde à venir nous saurons ce que nous ignorons en ce monde présent. Mais aujourd'hui nous voyons Dieu de dos, pour reprendre une belle image rabbinique... Un jour, après la rédemption, nous verrons face-à-face, c'est notre espérance. En attendant convertissons-nous à l'humilité théologique.

Se convertir est aussi un changement de direction morale. Là, c'est le comportement qui est en cause. Devant la somme inimaginable de souffrances endurées par les Haïtiens, la seule réponse valable est celle du Samaritain de la parabole. Il se détourne de son chemin (il se convertit au sens spatial du mot !), il vient en aide, il prend soin du blessé, il fait ce qu'il peut. Devant le malheur, taisez-vous et faites ce que vous pouvez au niveau qui est le vôtre.

L'adage est fort connu : Celui qui sauve un être humain sauve l'humanité. C'est ce qu'a fait le Samaritain. L'altruisme en acte et l'amour désintéressé du prochain, tels sont les fruits que Jésus Christ attend de notre conversion personnelle.

Vient enfin la mystérieuse conclusion qui donne à la conversion son caractère d'urgence : Convertissez-vous maintenant « sinon vous mourrez tous de même »...

Le confort de la vie moderne ne nous a pas habitué à être interpellés de la sorte. Les Anciens connaissaient des conditions beaucoup plus rudes que nous et la mort était leur compagne de tous les jours. Jésus renvoie à ce que l'on nommait jadis en latin l'*ars moriendi*, l'art de bien mourir. Cette recherche de la bonne mort se retrouve chez tous les grands sages de l'Antiquité, à commencer par Sénèque. Il fallait s'endurcir en ce temps-là...

Ayons le courage de poser la question :

Si demain ce qui est arrivé aux Haïtiens devait nous arriver et que nous devons mourir à notre tour, serions-nous prêts ?

Allons-nous mourir dans la peur du jugement et de la condamnation ? En un ultime éclair de conscience, au moment dernier ou nos yeux se fermeront à jamais sur ce monde pour s'ouvrir sur l'autre, craindrons-nous de comparaître devant le juge redoutable dont les arrêts sont sans appel ?

Ou au contraire, mourrons-nous dans la confiance et la paix, dans la certitude que quoiqu'il en soit du bilan de notre pauvre vie personnelle tourmentée de tant de misères et tellement imparfaites, nous sommes indestructiblement reliés à Celui qui est amour infini ?

Jésus Christ invite à choisir la bonne mort. La bonne mort vient en conclusion d'une vie terrestre qui, en dépit des souffrances éventuelles, s'est remise en un acte de foi inconditionnel et définitif à Celui est l'amour plus fort que la mort. AMEN.

Sermon prononcé en la Cathédrale Saint-Pierre de Genève par le Pasteur Vincent Schmid le 31 janvier 2010.

< www.saintpierre-geneve.ch >